

ADÉLAÏDE DU
GUESCLIN
TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

VOLTAIRE

1766

ADÉLAÏDE DU
GUESCLIN
TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

[VOLTAIRE]

M. DCC. LXVI. AVEC APPROBATION et PRIVILÈGE DU ROI.

PREFACE DE L'EDITEUR

L'AUTEUR m'ayant laissé le maître de cette Tragédie, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que d'imprimer la Lettre qu'il écrivait à cette occasion à un de ses amis. Quand vous m'appriés, Monsieur, q-ii`dr» jouait à Paris une Adélaïde du Guesclin avec quelque succès j'étais très loin d'imaginer que ce fût la mienne ; et il importe fort peu au Public que ce soit la chienne ou celle d'un autre. Vous savez ce que j'entends par le Public j ce n'est pas l'Univers > comme nous autres barbouilleurs de papier, lavons dit quelquefois. Le Public j et i faic de Livres* est coffl* Í)6sé de quarante ou cinquante personnes} ûe Livre est sérieux 3 de quatre ou cinq actes et lorsqu'il est plaisant 3 êc d'environ onze et douze cents, s'il s'agit d'une Pièce de Théâtre. Il y a toujours dans Paris plus de cinq cents mille âmes qui n'entendent jamais parler de tout cela. U y avait plus de trente ans que j'avais hasardé devant ce Public une Adélaïde du Guesclin, escortée d'un Duc de Vendôme, et d'un Duc de Nemours qui n'existerent jamais dans l'Histoire. Le fonds de la pièce était tiré des Annales de Bretagne, et je l'avais ajustée comme j'avais pu au Théâtre sous des noms supposés, Elle fut sifflée dès le premier Acte.

Les sifflets redoublèrent au second, quand on vit arriver le Duc de Nemours blessé ôc îe bras en écharpe. Ce fut bien pis, quand on entendit au cinquième le signal que le Duc de Vendôme avait ordonné ; et lorsqu'à la fin le Duc de Vendôme disait, esr-w con* tmt Couci ? Plusieurs bons Plâisans crièrent Goujfi) CouJi, Vous jugez bien que je ne m'obstinaï pas contre cette belle réception. Je donnai quelques années après la même Tragédie sous le titre du Duc de Poix, mais je l'affaiblis beabeaucoup iefjxea jpoi» Jeidicule, Ççffe f`aç§ devenue plus mauvaise, réuffit assefc, fie j'gtî^ -bliai entièrement celle qui yaïait mieux? Il restait une copie de cette Adélaïde entre les mains d'un des Acteurs de Paris. Il ressuscite, sans m'en rien dire, cette défunte Tragédie, et elle a été accueillie avec beaucoup d'applaudissements. Les endroits qui avaient été le plus sifflés, ont été ceux qui ont excité le plus de battements de mains. Vous me demanderez auquel des deux jugements je me tiens : je vous répondrai ce que dit un avocat Vénitien aux Sérénissime ? Sénateurs devant lesquels il plaidait ; U mefe fajjato , disait-il * le yoflre flxcellenze liarmQ judicato cofi et quefio mese nella medefirra çaufa hanno judicato ttitto t contrario et sempre ben* Vos Excellences, le mois passé, jugèrent de cette façon, et ce mois-ci dans la inertie jeause ils ont jugé tous le contraire, §t tou* •Jours à merveille,,

;M. Oghieres^ riche Banquier à Paris;

^yant été chargé de faire composer une inarjphé pour un des Régimens de Charles XII. ;

©adressaau Musicien MoUret i la marche fut

exécutée fihez le Banquier en présence de son ami^ JÍQJSSgrands

ppnnpifjeys,. La musique fut trouvée détestable. Mouret remporta sa marche et l'inséra dans un Opéra qu'il fit jouer Le Banquier et ses amis allèrent à l'Opéra, la marche fut très applaudie. Eh ! voilà ce que nous voulions, disaient-ils à Mouret ; que ne nous donniez-vous une Pièce de ce goût-là ? Messieurs, c'est la même.

On ne tarit point sur ces exemples. Celui qui ne sait que la même chose est arrivée aux idées innées, à l'émétique, à la vaccination, tour à tour sifflés et bien reçus. Les opinions ont ainsi flotté dans les affaires sérieuses comme dans les Beaux-Arts et dans les Sciences :

Quod petiit spernit
repeth quod nuper omisit

La vérité ôte le bon goût n'ont remis leur sceau que dans la main du temps. Cette réflexion doit retenir les Auteurs des Journaux dans les bornes d'une grande circonspection. Ceux qui rendent compte des Ouvrages, doivent rarement s'empresser de les juger. Ils ne savent pas si le Public à la longue jugera comme eux ; et puisqu'il n'a un sentiment décidé et irrévocable qu'au bout de quelques années, que penser de ceux qui jugent de tout d'une lecture précipitée?

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

On osera rappeler ici ce que l'Auteur n'a pu dire ; c'est que le Temple du Goût, qui avait paru quelque temps avant Adélaïde, fut cause du peu de succès de cette tragédie.

Bien juger et bien composer, c'en était trop à la fois ; on ne le pardonna point à l'auteur. Aujourd'hui le Public plus instruit et plus équitable, a senti que cette pièce joignait aux beautés dont elle est remplie, l'avantage d'avoir exposé sur la scène un des plus sublimes cinquièmes actes qui aient encore paru, d'avoir fait entendre pour la première fois des noms chers aux Français, d'avoir peint en vers très beaux et très harmonieux, les sentiments du Patriotisme Monarchique, sentiments si puissants sur une Nation connue et distinguée dans tous les temps par sa fidélité et son amour pour ses Rois.

PERSONNAGES

LE DUC DE VENDÔME.
LE DUC DE NEMOURS.
LE SIEUR DE COUCY.
ADÉLAÏDE DU GUESCLIN.
TAÏSE D'ANGLURE.
DANGESTE, confident du duc de Nemours.
Un Officier.
Un Garde.

La scène est à Lille.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

Le sire de Coucy, Adélaïde.

COUCY

Digne sang de Guesclin, vous qu'on voit aujourd'hui
Le charme des Français dont il était l'appui,
Souffrez qu'en arrivant dans ce séjour d'alarmes,
Je dérobe un moment au tumulte des armes :
5 Écoutez-moi. Voyez d'un oeil mieux éclairci
Les desseins, la conduite et le coeur de Coucy ;
Et que votre vertu cesse de méconnaître
L'âme d'un vrai soldat, digne de vous peut-être.

ADÉLAÏDE

Je sais quel est Coucy ; sa noble intégrité
10 Sur ses lèvres toujours plaça la vérité.
Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai sans peine.

COUCY

Sachez que si ma foi dans Lille me ramène,
Si, du duc de Vendôme embrassant le parti,
Mon zèle en sa faveur ne s'est pas démenti,
15 Je n'approuvai jamais la fatale alliance
Qui l'unit aux Anglais et l'enlève à la France :
Mais dans ces temps affreux de discorde et d'horreur,
Je n'ai d'autre parti que celui de mon coeur.
Non que pour ce héros mon âme prévenue
20 Prétende à ses défauts fermer toujours ma vue :
Je ne m'aveugle pas ; je vois avec douleur
De ses emportements l'indiscrète chaleur :
Je vois que de ses sens l'impétueuse ivresse
L'abandonne aux excès d'une ardente jeunesse ;
25 Et ce torrent fougueux, que j'arrête avec soin,
Trop souvent me l'arrache, et l'emporte trop loin.
Il est né violent, non moins que magnanime ;
Tendre, mais emporté, mais capable d'un crime.
Du sang qui le forma je connais les ardeurs,
30 Toutes les passions sont en lui des fureurs :
Mais il a des vertus qui rachètent ses vices.
Eh ! qui saurait, madame, où placer ses services,
S'il ne nous fallait suivre et ne chérir jamais

35 Que des coeurs sans faiblesse, et des princes parfaits ?
Tout mon sang est à lui ; mais enfin cette épée
Dans celui des Français à regret s'est trempée ;
Ce fils de Charles Six...

ADÉLAÏDE

Osez le nommer roi,
Il l'est, il le mérite.

COUCY

Il ne l'est pas pour moi.
Je voudrais, il est vrai, lui porter mon hommage ;
40 Tous mes vœux sont pour lui ; mais l'amitié m'engage.
Mon bras est à Vendôme, et ne peut aujourd'hui
Ni servir, ni traiter, ni changer, qu'avec lui.
Le malheur de nos temps, nos discordes sinistres,
Charles qui s'abandonne à d'indignes ministres,
45 Dans ce cruel parti tout l'a précipité
Je ne peux à mon choix fléchir sa volonté.
J'ai souvent, de son cœur aigrissant les blessures,
Révolté sa fierté par des vérités dures :
Vous seule, à votre roi le pourriez rappeler,
50 Madame, et c'est de quoi je cherche à vous parler.
J'aspirai jusqu'à vous, avant qu'aux murs de Lille
Vendôme trop heureux vous donnât cet asile ;
Je crus que vous pouviez, approuvant mon dessein
Accepter sans mépris mon hommage et ma main ;
55 Que je pouvais unir, sans une aveugle audace,
Les lauriers des Guesclin aux lauriers de ma race :
La gloire le voulait, et peut-être l'amour,
Plus puissant et plus doux, l'ordonnait à son tour ;
Mais à de plus beaux noeuds je vous vois destinée.
60 La guerre dans Cambrai vous avait amenée
Parmi les flots d'un peuple à soi-même livré,
Sans raison, sans justice, et de sang enivré.
Un ramas de mutins, troupe indigne de vivre,
Vous méconnut assez pour oser vous poursuivre ;
65 Vendôme vint, parut, et son heureux secours
Punit leur insolence, et sauva vos beaux jours.
Quel Français, quel mortel, eût pu moins entreprendre ?
Et qui n'aurait brigué l'honneur de vous défendre ?
La guerre en d'autres lieux égarait ma valeur ;
70 Vendôme vous sauva, Vendôme eut ce bonheur :
La gloire en est à lui, qu'il en ait le salaire ;
Il a par trop de droits mérité de vous plaire ;
Il est prince, il est jeune, il est votre vengeur :
Ses bienfaits et son nom, tout parle en sa faveur.
75 La justice et l'amour vous pressent de vous rendre :
Je n'ai rien fait pour vous, je n'ai rien à prétendre ;
Je me tais... Mais sachez que, pour vous mériter,
À tout autre qu'à lui j'irais vous disputer ;
Je céderais à peine aux enfants des rois même :
80 Mais Vendôme est mon chef, il vous adore, il m'aime ;
Coucy, ni vertueux, ni superbe à demi,
Aurait bravé le prince, et cède à son ami.
Je fais plus ; de mes sens maîtrisant la faiblesse,
J'ose de mon rival appuyer la tendresse,

85 Vous montrer votre gloire, et ce que vous devez
Au héros qui vous sert et par qui vous vivez.
Je verrai d'un oeil sec et d'un coeur sans envie
Cet hymen qui pouvait empoisonner ma vie.
Je réunis pour vous mon service et mes vœux ;
90 Ce bras qui fut à lui combatta pour tous deux ;
Voilà mes sentiments. Si je me sacrifie,
L'amitié me l'ordonne, et surtout la patrie.
Songez que si l'hymen vous range sous sa loi,
Si ce prince est à vous, il est à votre roi.

ADÉLAÏDE

95 Qu'avec étonnement, seigneur, je vous contemple !
Que vous donnez au monde un rare et grand exemple !
Quoi ! ce coeur (je le crois sans feinte et sans détour)
Connaît l'amitié seule, et peut braver l'amour !
Il faut vous admirer quand on sait vous connaître :
100 Vous servez votre ami, vous servirez mon maître.
Un coeur si généreux doit penser comme moi :
Tous ceux de votre sang sont l'appui de leur roi.
Eh bien ! de vos vertus je demande une grâce.

COUCY

Vos ordres sont sacrés : que faut-il que je fasse ?

ADÉLAÏDE

105 Vos conseils généreux me pressent d'accepter
Ce rang, dont un grand prince a daigné me flatter.
Je n'oublierai jamais combien son choix m'honore ;
J'en vois toute la gloire ; et quand je songe encore
Qu'avant qu'il fût épris de cet ardent amour,
110 Il daigna me sauver et l'honneur et le jour,
Tout ennemi qu'il est de son roi légitime,
Tout vengeur des Anglais, tout protecteur du crime,
Accablée à ses yeux du poids de ses bienfaits,
Je crains de l'affliger, seigneur, et je me tais.
115 Mais, malgré son service et ma reconnaissance,
Il faut par des refus répondre à sa constance :
Sa passion m'afflige ; il est dur à mon coeur,
Pour prix de tant de soins, de causer son malheur.
À ce prince, à moi-même, épargnez cet outrage :
120 Seigneur, vous pouvez tout sur ce jeune courage.
Souvent on vous a vu, par vos conseils prudents,
Modérer de son coeur les transports turbulents.
Daignez débarrasser ma vie et ma fortune
De ces noeuds trop brillants, dont l'éclat m'importune.
125 De plus fières beautés, de plus dignes appas,
Brigueront sa tendresse, où je ne prétends pas.
D'ailleurs, quel appareil, quel temps, pour l'hyménée !
Des armes de mon roi Lille est environnée ;
J'entends de tous cotés les clameurs des soldats,
130 Et les sons de la guerre, et les cris du trépas.
La terreur me consume ; et votre prince ignore
Si Nemours... si son frère, hélas ! respire encore !
Ce frère qu'il aime... ce vertueux Nemours...
On disait que la Parque avait tranché ses jours ;
135 Que la France en aurait une douleur mortelle !

Seigneur, au sang des rois il fut toujours fidèle.
S'il est vrai que sa mort... Excusez mes ennuis,
Mon amour pour mes rois, et le trouble où je suis.

COUCY

140 Vous pouvez l'expliquer au prince qui vous aime,
Et de tous vos secrets l'entretenir vous-même :
Il va venir, madame, et peut-être vos vœux...

ADÉLAÏDE

145 Ah ! Coucy, prévenez le malheur de tous deux.
Si vous aimez ce prince, et si, dans mes alarmes,
Avec quelque pitié vous regardez mes larmes,
Sauvez-le, sauvez-moi, de ce triste embarras ;
Daignez tourner ailleurs ses desseins et ses pas.
Pleurante et désolée empêchez qu'il me voie.

COUCY

150 Je plains cette douleur où votre âme est en proie ;
Et, loin de la gêner d'un regard curieux,
Je baisse devant elle un œil respectueux :
Mais quel que soit l'ennui dont votre cœur soupire,
Je vous ai déjà dit ce que j'ai dû vous dire ;
Je ne puis rien de plus : le prince est soupçonneux ;
Je lui serais suspect en expliquant vos vœux.
155 Je sais à quel excès irait sa jalousie,
Quel poison mes discours répandraient sur sa vie :
Je vous perdrais peut-être ; et mon soin dangereux,
Madame, avec un mot, ferait trois malheureux.
160 Vous, à vos intérêts rendez-vous moins contraire,
Pesez sans passion l'honneur qu'il veut vous faire.
Moi, libre entre vous deux, souffrez que, dès ce jour,
Oubliant à jamais le langage d'amour,
Tout entier à la guerre, et maître de mon âme,
J'abandonne à leur sort et vos vœux et sa flamme.
165 Je crains de l'affliger, je crains de vous trahir ;
Et ce n'est qu'aux combats que je dois le servir.
Laissez-moi d'un soldat garder le caractère,
Madame ; et puisque enfin la France vous est chère.
Rendez-lui ce héros qui serait son appui
170 Je vous laisse y penser, et je cours près de lui.
Adieu, madame...

SCÈNE II.

Adélaïde, Taïse.

ADÉLAÏDE

Où suis-je ? Hélas ! Tout m'abandonne.
Nemours... de tous côtés le malheur m'environne.
Ciel ! qui m'arrachera de ce cruel séjour ?

TAÏSE

175 Quoi ! Du duc de Vendôme et le choix et l'amour,
Quoi ! Ce rang qui ferait le bonheur ou l'envie
De toutes les beautés dont la France est remplie,
Ce rang qui touche au trône, et qu'on met à vos pieds,
Ferait couler les pleurs dont vos yeux sont noyés ?

ADÉLAÏDE

180 Ici, du haut des cieus, du Guesclin me contemple ;
De la fidélité ce héros fut l'exemple :
Je trahirais le sang qu'il versa pour nos lois,
Si j'acceptais la main du vainqueur de nos rois.

TAÏSE

185 Quoi dans ces tristes temps de ligue et de haines,
Qui confondent des droits les bornes incertaines,
Où le meilleur parti semble encor si douteux,
Où les enfants des rois sont divisés entre eux ;
Vous, qu'un astre plus doux semblait avoir formée
Pour unir tous les coeurs et pour en être aimée ;
Vous refusez l'honneur qu'on offre à vos appas,
190 Pour l'intérêt d'un roi qui ne l'exige pas ?

ADÉLAÏDE, en pleurant.

Mon devoir me rangeait du parti de ses armes.

TAÏSE

Ah ! le devoir tout seul fait-il verser des larmes ?
Si Vendôme vous aime, et si, par son secours...

ADÉLAÏDE

195 Laisse là ses bienfaits, et parle de Nemours.
N'en as-tu rien appris ? Sait-on s'il vit encore ?

TAÏSE

Voilà donc en effet le soin qui vous dévore,
Madame ?

ADÉLAÏDE

Il est trop vrai : je l'avoue, et mon coeur
Ne peut plus soutenir le poids de sa douleur.
Elle échappe, elle éclate, elle se justifie ;

200 Et si Nemours n'est plus, sa mort finit ma vie.

TAÏSE

Et vous pouviez cacher ce secret à ma foi ?

ADÉLAÏDE

Le secret de Nemours dépendait-il de moi ?
Nos feux, toujours brûlant dans l'ombre du silence,
Trompaient de tous les yeux la triste vigilance.
205 Séparés l'un de l'autre, et sans cesse présents,
Nos cœurs de nos soupirs étaient seuls confidents ;
Et Vendôme, surtout, ignorant ce mystère,
Ne sait pas si mes yeux ont jamais vu son frère.
Dans les murs de Paris... Mais, ô soins superflus !
210 Je te parle de lui, quand peut-être il n'est plus.
Ô murs où j'ai vécu de Vendôme ignorée !
Ô temps où, de Nemours en secret adorée,
Nous touchions l'un et l'autre au fortuné moment
Qui m'allait aux autels unir à mon amant !
215 La guerre a tout détruit. Fidèle au roi son maître,
Mon amant me quitta, pour m'oublier peut-être ;
Il partit, et mon cœur qui le suivait toujours,
À vingt peuples armés redemanda Nemours.
Je portai dans Cambrai ma douleur inutile ;
220 Je voulus rendre au roi cette superbe ville ;
Nemours à ce dessein devait servir d'appui ;
L'amour me conduisait, je faisais tout pour lui.
C'est lui qui, d'une fille animant le courage,
D'un peuple factieux me fit braver la rage.
225 Il exposa mes jours, pour lui seul réservés,
Jours tristes, jours affreux, qu'un autre a conservés !
Ah ! qui m'éclaircira d'un destin que j'ignore ?
Français, qu'avez-vous fait du héros que j'adore ?
Ses lettres autrefois, chers gages de sa foi,
230 Trouvaient mille chemins pour venir jusqu'à moi.
Son silence me tue ; hélas ! il sait peut-être
Cet amour qu'à mes yeux son frère a fait paraître.
Tout ce que j'entrevois conspire à m'alarmer ;
Et mon amant est mort, ou cesse de m'aimer !
235 Et pour comble de maux, je dois tout à son frère !

TAÏSE

Cachez bien à ses yeux ce dangereux mystère :
Pour vous, pour votre amant, redoutez son courroux.
Quelqu'un vient.

ADÉLAÏDE

C'est lui-même, ô ciel !

TAÏSE

Contraignez-vous.

SCÈNE III.

Le Duc de Vendôme, Adélaïde, Taïse.

VENDÔME

J'oublie à vos genoux, charmante Adélaïde,
240 Le trouble et les horreurs où mon destin me guide ;
Vous seule adoucissez les maux que nous souffrons,
Vous nous rendez plus pur l'air que nous respirons.
La discorde sanglante afflige ici la terre ;
Vos jours sont entourés des pièges de la guerre.
245 J'ignore à quel destin le ciel veut me livrer ;
Mais si d'un peu de gloire il daigne m'honorer,
Cette gloire, sans vous obscure et languissante,
Des flambeaux de l'hymen deviendra plus brillante.
Souffrez que mes lauriers, attachés par vos mains,
250 Écartent le tonnerre et bravent les destins ;
Ou, si le ciel jaloux a conjuré ma perte,
Souffrez que de nos noms ma tombe au moins couverte,
Apprenne à l'avenir que Vendôme amoureux
Expira votre époux, et périt trop heureux.

ADÉLAÏDE

255 Tant d'honneurs, tant d'amour, servent à me confondre.
Prince... Que lui dirai-je ? et comment lui répondre ?
Ainsi, Seigneur... Coucy ne vous a point parlé ?

VENDÔME

Non, madame... D'où vient que votre coeur troublé
Répond en frémissant à ma tendresse extrême ?
260 Vous parlez de Coucy, quand Vendôme vous aime !

ADÉLAÏDE

Prince, s'il était vrai que ce brave Nemours
De ses ans pleins de gloire eût terminé le cours,
Vous qui le chérissiez d'une amitié si tendre,
Vous qui devez au moins des larmes à sa cendre,
265 Au milieu des combats, et près de son tombeau,
Pourriez-vous de l'hymen allumer le flambeau ?

VENDÔME

Ah ! je jure par vous, vous qui m'êtes si chère,
Par les doux noms d'amants, par le saint nom de frère,
Que Nemours, après vous, fut toujours à mes yeux
270 Le plus cher des mortels, et le plus précieux.
Lorsqu'à mes ennemis sa valeur fut livrée,
Ma tendresse en souffrit, sans en être altérée.
Sa mort m'accablerait des plus horribles coups ;
Et pour m'en consoler, mon coeur n'aurait que vous.
275 Mais on croit trop ici l'aveugle renommée,
Son infidèle voix vous a mal informée :
Si mon frère était mort, doutez-vous que son roi,
Pour m'apprendre sa perte, eût dépêché vers moi ?

280 Ceux que le ciel forma d'une race si pure,
Au milieu de la guerre écoutant la nature,
Et protecteurs des lois que l'honneur doit dicter,
Même en se combattant, savent se respecter.
À sa perte, en un mot, donnons moins de créance.
Un bruit plus vraisemblable, et m'afflige, et m'offense :
285 On dit que vers ces lieux il a porté ses pas.

ADÉLAÏDE

Seigneur, il est vivant ?

VENDÔME

Je lui pardonne, hélas !
Qu'au parti de son roi son intérêt le range ;
Qu'il le défende ailleurs, et qu'ailleurs il le venge ;
Qu'il triomphe pour lui, je le veux, j'y consens :
290 Mais se mêler ici parmi les assiégeants,
Me chercher, m'attaquer, moi, son ami, son frère...

ADÉLAÏDE

Le roi le veut, sans doute.

VENDÔME

Ah ! destin trop contraire !
Se pourrait-il qu'un frère, élevé dans mon sein,
Pour mieux servir son roi levât sur moi sa main ?
295 Lui qui devrait plutôt, témoin de cette fête,
Partager, augmenter, mon bonheur qui s'apprête.

ADÉLAÏDE

Lui ?

VENDÔME

C'est trop d'amertume en des moments si doux.
Malheureux par un frère, et fortuné par vous,
Tout entier à vous seule, et bravant tant d'alarmes,
300 Je ne veux voir que vous, mon hymen, et vos charmes.
Qu'attendez-vous ? donnez à mon coeur éperdu
Ce coeur que j'idolâtre, et qui m'est si bien dû.

ADÉLAÏDE

Seigneur, de vos bienfaits mon âme est pénétrée ;
La mémoire à jamais m'en est chère et sacrée ;
305 Mais c'est trop prodiguer vos augustes bontés,
C'est mêler trop de gloire à mes calamités ;
Et cet honneur...

VENDÔME

Comment ! ô ciel ! qui vous arrête ?

ADÉLAÏDE

Je dois...

SCÈNE IV.

Vendôme, Adélaïde, Taïse, Coucy.

COUCY

Prince, il est temps, marchez à notre tête.
Déjà les ennemis sont au pied des remparts.
310 Échauffez nos guerriers du feu de vos regards :
Venez vaincre.

VENDÔME

Ah ! courons dans l'ardeur qui me presse,
Quoi ! vous n'osez d'un mot rassurer ma tendresse ?
Vous détournez les yeux ! vous tremblez ! et je voi
Que vous cachez des pleurs qui ne sont pas pour moi.

COUCY

315 Le temps presse.

VENDÔME

Il est temps que Vendôme périsse :
Il n'est point de Français que l'amour avilisse :
Amants aimés, heureux, ils cherchent les combats,
Ils courent à la gloire ; et je vole au trépas.
Allons, brave Coucy, la mort la plus cruelle,
320 La mort, que je désire, est moins barbare qu'elle.

ADÉLAÏDE

Ah ! seigneur, modérez cet injuste courroux ;
Autant que je le dois je m'intéresse à vous.
J'ai payé vos bienfaits, mes jours, ma délivrance,
Par tous les sentiments qui sont en ma puissance ;
325 Sensible à vos dangers, je plains votre valeur.

VENDÔME

Ah ! Que vous savez bien le chemin de mon coeur ?
Que vous savez mêler la douceur à l'injure !
Un seul mot m'accablait, un seul mot me rassure.
Content, rempli de vous, j'abandonne ces lieux,
330 Et crois voir ma victoire écrite dans vos yeux.

SCÈNE V.
Adélaïde, Taïse.

TAÏSE

Vous voyez sans pitié sa tendresse alarmée.

ADÉLAÏDE

Est-il bien vrai ? Nemours serait-il dans l'armée ?
Ô discorde fatale ! Amour plus dangereux !
Que vous coûterez cher à ce coeur malheureux !

ACTE II

SCÈNE I.

Vendôme, Coucy.

VENDÔME

335 Nous périssions sans vous, Coucy, je le confesse.
Vos conseils ont guidé ma fougueuse jeunesse ;
C'est vous dont l'esprit ferme et les yeux pénétrants
M'ont porté des secours en cent lieux différents.
340 Que n'ai-je, comme vous, ce tranquille courage,
Si froid dans le danger, si calme dans l'orage !
Coucy m'est nécessaire aux conseils, aux combats ;
Et c'est à sa grande âme à diriger mon bras.

COUCY

Ce courage brillant, qu'en vous on voit paraître,
Sera maître de tout quand vous en serez maître :
345 Vous l'avez su régler, et vous avez vaincu.
Ayez dans tous les temps cette utile vertu
Qui sait se posséder peut commander au monde.
Pour moi, de qui le bras faiblement vous seconde,
Je connais mon devoir, et je vous ai suivi.
350 Dans l'ardeur du combat je vous ai peu servi ;
Nos guerriers sur vos pas marchaient à la victoire,
Et suivre les Bourbons, c'est voler à la gloire.
Vous seul, seigneur, vous seul avez fait prisonnier
Ce chef des assaillants, ce superbe guerrier.
355 Vous l'avez pris vous-même, et, maître de sa vie,
Vos secours l'ont sauvé de sa propre furie.

VENDÔME

D'où vient donc, cher Coucy, que cet audacieux,
Sous son casque fermé, se cachait à mes yeux ?
D'où vient qu'en le prenant, qu'en saisissant ses armes,
360 J'ai senti, malgré moi, de nouvelles alarmes ?
Un je ne sais quel trouble en moi s'est élevé ;
Soit que ce triste amour, dont je suis captivé,
Sur mes sens égarés répandant sa tendresse,
Jusqu'au sein des combats m'ait prêté sa faiblesse,
365 Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
Par la molle douceur de ses impressions ;
Soit plutôt que la voix de ma triste patrie

Parle encore en secret au coeur qui l'a trahie ;
Qu'elle condamne encor mes funestes succès,
370 Et ce bras qui n'est teint que du sang des Français.

COUCY

Je prévois que bientôt cette guerre fatale,
Ces troubles intestins de la maison royale,
Ces tristes factions, céderont au danger
D'abandonner la France au fils de l'étranger.
375 Je vois que de l'Anglais la race est peu chérie,
Que leur joug est pesant, qu'on aime la patrie,
Que le sang des Capets est toujours adoré.
Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré
Les rameaux divisés et courbés par l'orage,
380 Plus unis et plus beaux, soient notre unique ombrage.
Nous, seigneur, n'avons-nous rien à nous reprocher ?
Le sort au prince anglais voulut vous attacher ;
De votre sang, du sien, la querelle est commune :
Vous suivez son parti, je suis votre fortune.
385 Comme vous aux Anglais le destin m'a lié :
Vous, par le droit du sang ; moi, par notre amitié :
Permettez-moi ce mot... Eh quoi ! votre âme émue...

VENDÔME

Ah ! voilà ce guerrier qu'on amène à ma vue.

SCÈNE II.

**Vendôme, Le Duc de Nemours, Coucy,
Soldats, Suite.**

VENDÔME

Il soupire, il paraît accablé de regrets.

COUCY

390 Son sang sur son visage a confondu ses traits ;
Il est blessé sans doute.

NEMOURS, dans le fond du théâtre .

Entreprise funeste
Qui de ma triste vie arrachera le reste !
Où me conduisez-vous ?

VENDÔME

Devant votre vainqueur,
Qui sait d'un ennemi respecter la valeur.
395 Venez, ne craignez rien.

NEMOURS, se tournant vers son écuyer.

Je ne crains que de vivre ;
Sa présence m'accable, et je ne puis poursuivre.
Il ne me connaît plus, et mes sens attendris...

VENDÔME

Quelle voix, quels accents ont frappé mes esprits ?

NEMOURS, le regardant.

M'as-tu pu méconnaître ?

VENDÔME, l'embrassant.

Ah, Nemours ! ah, mon frère !

NEMOURS

400 Ce nom jadis si cher, ce nom me désespère.
Je ne le suis que trop, ce frère infortuné,
Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.

VENDÔME

Tu n'es plus que mon frère. Ah ! moment plein de charmes !
Ah ! laisse-moi laver ton sang avec mes larmes.

À sa suite.

405 Avez-vous par vos soins ?...

NEMOURS

Oui, leurs cruels secours
Ont arrêté mon sang, ont veillé sur mes jours,
De la mort que je cherche ont écarté l'approche.

VENDÔME

410 Ne te détourne point, ne crains point mon reproche.
Mon cœur te fut connu ; peux-tu t'en défier ?
Le bonheur de te voir me fait tout oublier.
J'eusse aimé contre un autre à montrer mon courage.
Hélas ! que je te plains !

NEMOURS

Je te plains davantage
De haïr ton pays, de trahir sans remords
Et le roi qui t'aimait, et le sang dont tu sors.

VENDÔME

415 Arrête : épargne-moi l'infâme nom de traître ;
À cet indigne mot je m'oublierais peut-être.
Frémis d'empoisonner la joie et les douceurs
Que ce tendre moment doit verser dans nos cœurs.
Dans ce jour malheureux que l'amitié l'emporte.

NEMOURS

420 Quel jour !

VENDÔME

Je le bénis.

NEMOURS

Il est affreux.

VENDÔME

N'importe ;
Tu vis, je te revois, et je suis trop heureux.
Ô ciel ! de tous côtés vous remplissez mes vœux !

NEMOURS

Je te crois. On disait que d'un amour extrême,
Violent, effréné (car c'est ainsi qu'on aime),
425 Ton cœur, depuis trois mois s'occupait tout entier ?

VENDÔME

J'aime ; oui, la renommée a pu le publier ;
Oui, j'aime avec fureur une telle alliance
Semblait pour mon bonheur attendre ta présence ;
Oui, mes ressentiments, mes droits, mes alliés,
430 Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ses pieds.

À un officier de sa suite.

Allez, et dites-lui que deux malheureux frères,
Jetés par le destin dans des partis contraires,
Pour marcher désormais sous le même étendard,
De ses yeux souverains n'attendent qu'un regard.

À Nemours.

435 Ne blâme point l'amour où ton frère est en proie ;
Pour me justifier il suffit qu'on la voie.

NEMOURS

Ô ciel !... elle vous aime !...

VENDÔME

Elle le doit, du moins ;
Il n'était qu'un obstacle au succès de mes soins ;
Il n'en est plus ; je veux que rien ne nous sépare.

NEMOURS

440 Quels effroyables coups le cruel me prépare !
Écoute ; à ma douleur ne veux-tu qu'insulter ?
Me connais-tu ? sais-tu ce que j'ose attenter ?
Dans ces funestes lieux sais-tu ce qui m'amène ?

VENDÔME

Oublions ces sujets de discorde et de haine.

SCÈNE III.

Vendôme, Nemours, Adélaïde, Coucy.

VENDÔME

445 Madame, vous voyez que du sein du malheur,
Le ciel qui nous protège a tiré mon bonheur.
J'ai vaincu, je vous aime, et je retrouve un frère ;
Sa présence à mon coeur vous rend encor plus chère.

ADÉLAÏDE

Le voici ! malheureuse ! ah ! cache au moins tes pleurs

NEMOURS, entre les bras de son écuyer.

450 Adélaïde... ô ciel !... c'en est fait, je me meurs.

VENDÔME

Que vois-je ! Sa blessure à l'instant s'est rouverte !
Son sang coule !

NEMOURS

Est-ce à toi de prévenir ma perte ?

VENDÔME

Ah ! mon frère !

NEMOURS

Ote-toi, je chéris mon trépas.

ADÉLAÏDE

Ciel !... Nemours !

NEMOURS, à Vendôme.

Laisse-moi.

VENDÔME

Je ne te quitte pas.

SCÈNE IV.
Adélaïde, Taïse.

ADÉLAÏDE

455 On l'emporte : il expire : il faut que je le suive.

TAÏSE

Ah ! que cette douleur se taise et se captive.
Plus vous l'aimez, madame, et plus il faut songer
Qu'un rival violent...

ADÉLAÏDE

Je songe à son danger.
Voilà ce que l'amour et mon malheur lui coûte.
460 Taïse, c'est pour moi qu'il combattait, sans doute ;
C'est moi que dans ces murs il osait secourir ;
Il servait son monarque, il m'allait conquérir.
Quel prix de tant de soins ! Quel fruit de sa constance !
Hélas ! Mon tendre amour accusait son absence :
465 Je demandais Nemours, et le ciel me le rend :
J'ai revu ce que j'aime, et l'ai revu mourant :
Ces lieux sont teints du sang qu'il versait à ma vue.
Ah ! Taïse, est-ce ainsi que je lui suis rendue ?
Va le trouver ; va, cours auprès de mon amant.

TAÏSE

470 Eh ! Ne craignez-vous pas que tant d'empressement
N'ouvre les yeux jaloux d'un prince qui vous aime ?
Tremblez de découvrir...

ADÉLAÏDE

J'y volerai moi-même.
D'une autre main, Taïse, il reçoit des secours :
Un autre a le bonheur d'avoir soin de ses jours :
475 Il faut que je le voie, et que de son amante
La faible main s'unisse à sa main défaillante.
Hélas ! des mêmes coups nos deux coeurs pénétrés..

TAÏSE

Au nom de cet amour, arrêtez, demeurez ;
Reprenez vos esprits.

ADÉLAÏDE

Rien ne m'en peut distraire.

SCÈNE V.
Vendôme, Adélaïde, Taise.

ADÉLAÏDE

480 Ah ! prince, en quel état laissez-vous votre frère ?

VENDÔME

Madame, par mes mains son sang est arrêté.
Il a repris sa force et sa tranquillité.
Je suis le seul à plaindre, et le seul en alarmes ;
Je mouille en frémissant mes lauriers de mes larmes ;
485 Et je hais ma victoire et mes prospérités,
Si je n'ai par mes soins vaincu vos cruautés :
Si votre incertitude, alarmant mes tendresses,
Ose encor démentir la foi de vos promesses.

ADÉLAÏDE

490 Je ne vous promis rien : vous n'avez point ma foi ;
Et la reconnaissance est tout ce que je dois.

VENDÔME

Quoi ! lorsque de ma main je vous offrais l'hommage !.

ADÉLAÏDE

D'un si noble présent j'ai vu tout l'avantage ;
Et sans chercher ce rang qui ne m'était pas dû,
Par de justes respects je vous ai répondu.
495 Vos bienfaits, votre amour, et mon amitié même,
Tout vous flattait sur moi d'un empire suprême
Tout vous a fait penser qu'un rang si glorieux,
Présenté par vos mains, éblouirait mes yeux.
Vous vous trompiez : il faut rompre enfin le silence.
500 Je vais vous offenser ; je me fais violence :
Mais, réduite à parler, je vous dirai, seigneur,
Que l'amour de mes rois est gravé dans mon coeur.
De votre sang au mien je vois la différence ;
Mais celui dont je sors a coulé pour la France.
505 Ce digne connétable en mon coeur a transmis
La haine qu'un Français doit à ses ennemis ;
Et sa nièce jamais n'acceptera pour maître
L'allié des Anglais, quelque grand qu'il puisse être.
Voilà les sentiments que son sang m'a tracés,
510 Et s'ils vous font rougir, c'est vous qui m'y forcez.

VENDÔME

Je suis, je l'avouerai, surpris de ce langage ;
Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage,
Et n'avais pas prévu que le sort en courroux,
Pour m'accabler d'affronts, dût se servir de vous.
515 Vous avez fait, madame, une secrète étude
Du mépris, de l'insulte, et de l'ingratitude ;
Et votre coeur enfin, lent à se déployer,

Hardi par ma faiblesse, a paru tout entier.
Je ne connaissais pas tout ce zèle héroïque,
520 Tant d'amour pour vos rois, ou tant de politique.
Mais, vous qui m'outragez, me connaissez-vous bien ?
Vous reste-t-il ici de parti que le mien ?
Vous qui me devez tout, vous qui, sans ma défense,
Auriez de ces Français assouvi la vengeance,
525 De ces mêmes Français, à qui vous vous vantez
De conserver la foi d'un coeur que vous m'ôtez !
Est-ce donc là le prix de vous avoir servie ?

ADÉLAÏDE

Oui, vous m'avez sauvée ; oui, je vous dois la vie ;
Mais, seigneur, mais, hélas ! n'en puis-je disposer ?
530 Me la conserviez-vous pour la tyranniser ?

VENDÔME

Je deviendrai tyran, mais moins que vous, cruelle ;
Mes yeux lisent trop bien dans votre âme rebelle ;
Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raisons :
Je vois mon déshonneur, je vois vos trahisons.
535 Quel que soit l'insolent que ce coeur me préfère,
Redoutez mon amour, tremblez de ma colère ;
C'est lui seul désormais que mon bras va chercher ;
De son coeur tout sanglant j'irai vous arracher ;
Et si, dans les horreurs du sort qui nous accable,
540 De quelque joie encor ma fureur est capable,
Je la mettrai, perfide, à vous désespérer.

ADÉLAÏDE

Non, seigneur, la raison saura vous éclairer.
Non, votre âme est trop noble, elle est trop élevée,
Pour opprimer ma vie après l'avoir sauvée.
545 Mais si votre grand coeur s'avalissait jamais
Jusqu'à persécuter l'objet de vos bienfaits,
Sachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,
Plus que vos cruautés, vivront dans ma mémoire.
Je vous plains, vous pardonne, et veux vous respecter ;
550 Je vous ferai rougir de me persécuter ;
Et je conserverai, malgré votre menace,
Une âme sans courroux, sans crainte, et sans audace.

VENDÔME

Arrêtez ; pardonnez aux transports égarés,
Aux fureurs d'un amant que vous désespérez.
555 Je vois trop qu'avec vous Coucy d'intelligence,
D'une cour qui me hait embrasse la défense ;
Que vous voulez tous deux m'unir à votre roi,
Et de mon sort enfin disposer malgré moi.
Vos discours sont les siens. Ah ! parmi tant d'alarmes,
560 Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes ?
Pour gouverner mon coeur, l'asservir, le changer,
Avez-vous donc besoin d'un secours étranger ?
Aimez, il suffira d'un mot de votre bouche.

ADÉLAÏDE

565 Je ne vous cache point que du soin qui me touche,
À votre ami, seigneur, mon coeur s'était remis ;
Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.
Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient ;
Vous les faites couler, que vos mains les essuient.
570 Devenez assez grand pour apprendre à dompter
Des feux que mon devoir me force à rejeter.
Laissez-moi tout entière à la reconnaissance.

VENDÔME

Le seul Coucy, sans doute, a votre confiance ;
Mon outrage est connu ; je sais vos sentiments.

ADÉLAÏDE

575 Vous les pourrez, seigneur, connaître avec le temps ;
Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre,
Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.
D'un guerrier généreux j'ai recherché l'appui ;
Imitez sa grande âme, et pensez comme lui.

SCÈNE VI.

VENDÔME

580 Eh bien ! C'en est donc fait ! L'ingrate, la parjure,
À mes yeux sans rougir étale mon injure :
De tant de trahison l'abîme est découvert ;
Je n'avais qu'un ami, c'est lui seul qui me perd.
Amitié, vain fantôme, ombre que j'ai chérie,
Toi qui me consolais des malheurs de ma vie,
585 Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu,
Trésor cherché sans cesse, et jamais obtenu !
Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'amour même ;
Et maintenant, pour prix de mon erreur extrême,
Détrouffé des faux biens, trop faits pour me charmer,
590 Mon destin me condamne à ne plus rien aimer.
Le voilà cet ingrat qui, fier de son parjure,
Vient encor de ses mains déchirer ma blessure.

SCÈNE VII.
Vendôme, Coucy.

COUCY

Prince, me voilà prêt disposez de mon bras...
Mais d'où naît à mes yeux cet étrange embarras ?
595 Quand vous avez vaincu, quand vous sauvez un frère,
Heureux de tous côtés, qui peut donc vous déplaire ?

VENDÔME

Je suis désespéré, je suis haï, jaloux.

COUCY

Eh bien ! De vos soupçons quel est l'objet, qui ?

VENDÔME

Vous, dis-je ; et du refus qui vient de me confondre,
600 C'est vous, ingrat ami, qui devez me répondre.
Je sais qu'Adélaïde ici vous a parlé ;
En vous nommant à moi, la perfide a tremblé ;
Vous affectez sur elle un odieux silence,
Interprète muet de votre intelligence :
605 Elle cherche à me fuir, et vous à me quitter.
Je crains tout, je crois tout.

COUCY

Voulez-vous m'écouter ?

VENDÔME

Je le veux.

COUCY

Pensez-vous que j'aime encor la gloire ?
M'estimez-vous encore, et pourrez-vous me croire ?

VENDÔME

Oui, jusqu'à ce moment je vous crus vertueux ;
610 Je vous crus mon ami.

COUCY

Ces titres glorieux
Furent toujours pour moi l'honneur le plus insigne ;
Et vous allez juger si mon âme en est digne.
Sachez qu'Adélaïde avait touché mon coeur
Avant que, de sa vie heureux libérateur,
615 Vous eussiez par vos soins, par cet amour sincère,
Surtout par vos bienfaits, tant de droits de lui plaire.
Moi, plus soldat que tendre, et dédaignant toujours
Ce grand art de séduire inventé dans les cours,

Ce langage flatteur, et souvent si perfide,
 620 Peu fait pour mon esprit peut-être trop rigide,
 Je lui parlai d'hymen ; et ce noeud respecté,
 Resserré par l'estime et par l'égalité,
 Pouvait lui préparer des destins plus propices
 Qu'un rang plus élevé mais sur des précipices.
 625 Hier avec la nuit je vins dans vos remparts ;
 Tout votre coeur parut à mes premiers regards.
 De cet ardent amour la nouvelle semée,
 Par vos emportements me fut trop confirmée.
 Je vis de vos chagrins les funestes accès ;
 630 J'en approuvai la cause, et j'en blâmai l'excès.
 Aujourd'hui j'ai revu cet objet de vos larmes ;
 D'un oeil indifférent j'ai regardé ses charmes.
 Libre et juste auprès d'elle, à vous seul attaché,
 J'ai fait valoir les feux dont vous êtes touché ;
 635 J'ai de tous vos bienfaits rappelé la mémoire,
 L'éclat de votre rang, celui de votre gloire,
 Sans cacher vos défauts vantant votre vertu,
 Et pour vous contre moi j'ai fait ce que j'ai dû.
 Je m'immole à vous seul, et je me rends justice ;
 640 Et, si ce n'est assez d'un si grand sacrifice,
 S'il est quelque rival qui vous ose outrager,
 Tout mon sang est à vous, et je cours vous venger.

VENDÔME

Ah ! généreux ami, qu'il faut que je révère,
 Oui, le destin dans toi me donne un second frère ;
 645 Je n'en étais pas digne, il le faut avouer :
 Mon coeur ?

COUCY

Aimez-moi, prince, au lieu de me louer ;
 Et si vous me devez quelque reconnaissance,
 Faites votre bonheur, il est ma récompense.
 Vous voyez quelle ardente et fière inimitié
 650 Votre frère nourrit contre votre allié.
 Sur ce grand intérêt souffrez que je m'explique.
 Vous m'avez soupçonné de trop de politique,
 Quand j'ai dit que bientôt on verrait réunis
 Les débris dispersés de l'empire des lis.
 655 Je vous le dis encore au sein de votre gloire ;
 Et vos lauriers brillants, cueillis par la victoire,
 Pourront sur votre front se flétrir désormais
 S'ils n'y sont soutenus de l'olive de paix.
 Tous les chefs de l'État, lassés de ces ravages,
 660 Cherchent un port tranquille après tant de naufrages ;
 Gardez d'être réduit au hasard dangereux
 De vous voir, ou trahir, ou prévenir par eux.
 Passez-les en prudence, aussi bien qu'en courage.
 De cet heureux moment prenez tout l'avantage ;
 665 Gouvernez la fortune, et sachez l'asservir :
 C'est perdre ses faveurs que tarder d'en jouir :
 Ses retours sont fréquents, vous devez les connaître.
 Il est beau de donner la paix à votre maître.
 Son égal aujourd'hui, demain dans l'abandon,
 670 Vous vous verrez réduit à demander pardon.

La gloire vous conduit : que la raison vous guide.

VENDÔME

Brave et prudent Coucy, crois-tu qu'Adélaïde
 Dans son coeur amolli partagerait mes feux,
 Si le même parti nous unissait tous deux ?
 675 Penses-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire ?

COUCY

Dans le fond de son coeur je n'ai point voulu lire :
 Mais qu'importe pour vous ses vœux et ses desseins ?
 Faut-il que l'amour seul fasse ici nos destins ?
 Lorsque Philippe-Auguste, aux plaines de Bovines,
 680 De l'État déchiré répara les ruines,
 Quand seul il arrêta, dans nos champs inondés,
 De l'empire germain les torrents débordés ;
 Tant d'honneurs étaient-ils l'effet de sa tendresse ?
 Sauva-t-il son pays pour plaire à sa maîtresse ?
 685 Verrai-je un si grand coeur à ce point s'avilir ?
 Le salut de l'État dépend-il d'un soupir ?
 Aimez, mais en héros qui maîtrise son âme,
 Qui gouverne à la fois ses États et sa flamme.
 Mon bras contre un rival est prêt à vous servir ;
 690 Je voudrais faire plus, je voudrais vous guérir.
 On connaît peu l'amour, on craint trop son amorce ;
 C'est sur nos lâchetés qu'il a fondé sa force ;
 C'est nous qui sous son nom troublons notre repos ;
 Il est tyran du faible, esclave du héros.
 695 Puisque je l'ai vaincu, puisque je le dédaigne,
 Dans l'âme d'un Bourbon souffrirez-vous qu'il règne ?
 Vos autres ennemis par vous sont abattus,
 Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

VENDÔME

Le sort en est jeté, je ferai tout pour elle ;
 700 Il faut bien à la fin désarmer la cruelle ;
 Ses lois seront mes lois, son roi sera le mien ;
 Je n'aurai de parti, de maître que le sien.
 Possesseur d'un trésor où s'attache ma vie,
 Avec mes ennemis je me réconcilie ;
 705 Je lirai dans ses yeux mon sort et mon devoir ;
 Mon coeur est enivré de cet heureux espoir.
 Enfin, plus de prétexte à ses refus injustes :
 Raison, gloire, intérêt, et tous ces droits augustes
 Des princes de mon sang et de mes souverains,
 710 Sont des liens sacrés resserrés par ses mains.
 Du roi, puisqu'il le faut, soutenons la couronne ;
 La vertu le conseille, et la beauté l'ordonne.
 Je veux entre tes mains, en ce fortuné jour,
 Sceller tous les serments que je fais à l'amour :
 715 Quant à mes intérêts, que toi seul en décide.

COUCY

Souffrez donc près du roi que mon zèle me guide ;
 Peut-être il eût fallu que ce grand changement
 Ne fût dû qu'au héros, et non pas à l'amant ;

720 Mais si d'un si grand coeur une femme dispose,
L'effet en est trop beau pour en blâmer la cause ;
Et mon coeur, tout rempli de cet heureux retour,
Béni votre faiblesse, et rend grâce à l'amour.

ACTE III

SCÈNE I.

Nemours, Dangeste.

NEMOURS

Combat infortuné, destin qui me poursuis !
Ô mort, mon seul recours, douce mort qui me fuis !
725 Ciel ! N'as-tu conservé la trame de ma vie
Que pour tant de malheurs et tant d'ignominie ?
Adélaïde, au moins, pourrai-je la revoir ?

DANGESTE

Vous la verrez, seigneur.

NEMOURS

Ah ! mortel désespoir !
Elle ose me parler, et moi, je le souhaite !

DANGESTE

730 Seigneur, en quel état votre douleur vous jette !
Vos jours sont en péril, et ce sang agité...

NEMOURS

Mes déplorables jours sont trop en sûreté ;
Ma blessure est légère, elle m'est insensible :
Que celle de mon cœur est profonde et terrible !

DANGESTE

735 Remerciez les cieus de ce qu'ils ont permis
Que vous ayez trouvé de si chers ennemis.
Il est dur de tomber dans des mains étrangères :
Vous êtes prisonnier du plus tendre des frères.

NEMOURS

Mon frère ! Ah ! Malheureux !

DANGESTE

740 Par les noeuds les plus saints d'une pure amitié.
Il vous était lié
Que n'éprouvez-vous point de sa main secourable !

NEMOURS

Sa fureur m'eût flatté ; son amitié m'accable.

DANGESTE

Quoi ! Pour être engagé dans d'autres intérêts,
Le haïssez-vous tant ?

NEMOURS

745 Et, dans les passions de mon âme éperdue,
La voix de la nature est encore entendue.

DANGESTE

Si contre un frère aimé vous avez combattu,
J'en ai vu quelque temps frémir votre vertu :
Mais le roi l'ordonnait, et tout vous justifie.
750 L'entreprise était juste, aussi bien que hardie.
Je vous ai vu remplir, dans cet affreux combat,
Tous les devoirs d'un chef et tous ceux d'un soldat ;
Et vous avez rendu, par des faits incroyables,
Votre défaite illustre, et vos fers honorables.
755 On a perdu bien peu quand on garde l'honneur.

NEMOURS

Non, ma défaite, ami, ne fait point mon malheur.
Du Guesclin, des Français l'amour et le modèle,
Aux Anglais si terrible, à son roi si fidèle,
Vit ses honneurs flétris par de plus grands revers :
760 Deux fois sa main puissante a languï dans les fers :
Il n'en fut que plus grand, plus fier, et plus à craindre ;
Et son vainqueur tremblant fut bientôt seul à plaindre.
Du Guesclin, nom sacré, nom toujours précieux !
Quoi ! Ta coupable nièce évite encor mes yeux !
765 Ah ! Sans doute, elle a dû redouter mes reproches ;
Ainsi donc, cher Dangeste, elle fuit tes approches ?
Tu n'as pu lui parler ?

DANGESTE

Seigneur, je vous ai dit
Que bientôt...

NEMOURS

Ah ! Pardonne à mon coeur interdit.
Trop chère Adélaïde ! Eh bien ! Quand tu l'as vue,
770 Parle, à mon nom du moins paraissait-elle émue ?

DANGESTE

Votre sort en secret paraissait la toucher ;
Elle versait des pleurs, et voulait les cacher.

NEMOURS

Elle pleure et m'outrage ! Elle pleure et m'opprime !
Son coeur, je le vois bien, n'est pas né pour le crime.

775 Pour me sacrifier elle aura combattu :
La trahison la gêne, et pèse à sa vertu :
Faible soulagement à ma fureur jalouse !
T'a-t-on dit en effet que mon frère l'épouse ?

DANGESTE

S'il s'en vantait lui-même, en pouvez-vous douter ?

NEMOURS

780 Il l'épouse ! À ma honte elle vient insulter !
Ah Dieu !

SCÈNE II.

Adélaïde, Nemours.

ADÉLAÏDE

Le ciel vous rend à mon âme attendrie ;
En veillant sur vos jours il conserva ma vie.
Je vous revois, cher prince, et mon coeur empressé...
Juste ciel ! quels regards, et quel accueil glacé !

NEMOURS

785 L'intérêt qu'à mes jours vos bontés daignent prendre,
Est d'un coeur généreux ; mais il doit me surprendre.
Vous aviez en effet besoin de mon trépas :
Mon rival plus tranquille eût passé dans vos bras.
Libre dans vos amours, et sans inquiétude,
790 Vous jouiriez en paix de votre ingratitude ;
Et les remords honteux qu'elle traîne après soi,
S'il peut vous en rester, périssaient avec moi.

ADÉLAÏDE

Hélas ! Que dites-vous ? Quelle fureur subite...

NEMOURS

Non, votre changement n'est pas ce qui m'irrite.

ADÉLAÏDE

795 Mon changement ? Nemours !

NEMOURS

À vous seule asservi,
Je vous aimais trop bien pour n'être point trahi :
C'est le sort des amants, et ma honte est commune ;
Mais que vous insultiez vous-même à ma fortune !
Qu'en ces murs, où vos yeux ont vu couler mon sang,
800 Vous acceptiez la main qui m'a percé le flanc,
Et que vous osiez joindre à l'horreur qui m'accable,
D'une fausse pitié l'affront insupportable !
Qu'à mes yeux...

ADÉLAÏDE

Ah ! Plutôt donnez-moi le trépas.
Immolez votre amante, et ne l'accusez pas.
805 Mon coeur n'est point armé contre votre colère,
Cruel, et vos soupçons manquaient à ma misère.
Ah ! Nemours, de quels maux nos jours empoisonnés...

NEMOURS

Vous me plaignez, cruelle, et vous m'abandonnez !

ADÉLAÏDE

Je vous pardonne, hélas ! cette fureur extrême,
810 Tout, jusqu'à vos soupçons ; jugez si je vous aime.

NEMOURS

Vous m'aimeriez ? Qui, vous ? Et Vendôme à l'instant
Entoure de flambeaux l'autel qui vous attend !
Lui-même il m'a vanté sa gloire et sa conquête.
Le barbare ! Il m'invite à cette horrible fête !
815 Que plutôt...

ADÉLAÏDE

Ah ! Cruel, me faut-il employer
Les moments de vous voir à me justifier ?
Votre frère, il est vrai, persécute ma vie,
Et par un fol amour, et par sa jalousie,
Et par l'emportement dont je crains les effets,
820 Et, le dirai-je encor, Seigneur ? Par ses bienfaits.
J'atteste ici le ciel, témoin de ma conduite...
Mais pourquoi l'attester ? Nemours, suis-je réduite,
Pour vous persuader de si vrais sentiments,
Au secours inutile et honteux des serments !
825 Non, non ; vous connaissez le coeur d'Adélaïde ;
C'est vous qui conduisez ce coeur faible et timide.

NEMOURS

Mais mon frère vous aime ?

ADÉLAÏDE

Ah ! N'en redoutez rien.

NEMOURS

Il sauva vos beaux jours !

ADÉLAÏDE

Il sauva votre bien.
Dans Cambrai, je l'avoue, il daigna me défendre.
830 Au roi que nous servons il promit de me rendre :
Et mon coeur se plaisait, trompé par mon amour,
Puisqu'il est votre frère, à lui devoir le jour.
J'ai répondu, seigneur, à sa flamme funeste

Par un refus constant, mais tranquille et modeste,
 835 Et mêlé du respect que je devrai toujours
 À mon libérateur, au frère de Nemours ;
 Mais mon respect l'enflamme, et mon refus l'irrite.
 J'anime en l'évitant l'ardeur de sa poursuite.
 Tout doit, si je l'en crois, céder à son pouvoir ;
 840 Lui plaire est ma grandeur, l'aimer est mon devoir.
 Qu'il est loin, juste Dieu ! de penser que ma vie,
 Que mon âme à la vôtre est pour jamais unie,
 Que vous causez les pleurs dont mes yeux sont chargés,
 Que mon coeur vous adore, et que vous m'outragez !
 845 Oui, vous êtes tous deux formés pour mon supplice :
 Lui, par sa passion ; vous, par votre injustice ;
 Vous, Nemours, vous, ingrat, que je vois aujourd'hui,
 Moins amoureux, peut-être, et plus cruel que lui.

NEMOURS

C'en est trop... pardonnez... voyez mon âme en proie
 850 À l'amour, aux remords, à l'excès de ma joie.
 Digne et charmant objet d'amour et de douleur,
 Ce jour infortuné, ce jour fait mon bonheur.
 Glorieux, satisfait, dans un sort si contraire,
 Tout captif que je suis, j'ai pitié de mon frère.
 855 Il est le seul à plaindre avec votre courroux ;
 Et je suis son vainqueur, étant aimé de vous.

SCÈNE III.**Vendôme, Nemours, Adélaïde.****VENDÔME**

Connaissez donc enfin jusqu'où va ma tendresse,
 Et tout votre pouvoir, et toute ma faiblesse :
 Et vous, mon frère, et vous, soyez ici témoin
 860 Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.
 Ce que votre amitié, ce que votre prière,
 Les conseils de Coucy, le roi, la France entière,
 Exigeaient de Vendôme, et qu'ils n'obtenaient pas,
 Soumis et subjugué, je l'offre à ses appas.
 865 L'amour, qui malgré vous nous a faits l'un pour l'autre,
 Ne me laisse de choix, de parti, que le vôtre.
 Je prends mes lois de vous ; votre maître est le mien :
 De mon frère et de moi soyez l'heureux lien ;
 Soyez-le de l'État, et que ce jour commence
 870 Mon bonheur et le vôtre, et la paix de la France.
 Vous, courez, mon cher frère, allez dès ce moment
 Annoncer à la cour un si grand changement.
 Moi, sans perdre de temps, dans ce jour d'allégresse,
 Qui m'a rendu mon roi, mon frère, et ma maîtresse,
 875 D'un bras vraiment français, je vais, dans nos remparts,
 Sous nos lis triomphants briser les léopards.
 Soyez libre, partez, et de mes sacrifices
 Allez offrir au roi les heureuses prémices.
 Puissé-je à ses genoux présenter aujourd'hui
 880 Celle qui m'a dompté, qui me ramène à lui,
 Qui d'un prince ennemi fait un sujet fidèle,

Changé par ses regards, et vertueux par elle !

NEMOURS

À part.

Il fait ce que je veux, et c'est pour m'accabler !

À Adélaïde.

Prononcez notre arrêt, Madame ; il faut parler.

VENDÔME

- 885 Eh quoi ! Vous demeurez interdite et muette ?
De mes soumissions êtes-vous satisfaite ?
Est-ce assez qu'un vainqueur vous implore à genoux ?
Faut-il encor ma vie, ingrate ? elle est à vous.
Vous n'avez qu'à parler, j'abandonne sans peine
- 890 Ce sang infortuné, proscrit par votre haine.

ADÉLAÏDE

- Seigneur, mon coeur est juste ; on ne m'a vu jamais
Mépriser vos bontés, et haïr vos bienfaits ;
Mais je ne puis penser qu'à mon peu de puissance
Vendôme ait attaché le destin de la France ;
- 895 Qu'il n'ait lu son devoir que dans mes faibles yeux ;
Qu'il ait besoin de moi pour être vertueux.
Vos desseins ont sans doute une source plus pure :
Vous avez consulté le devoir, la nature ;
L'amour a peu de part où doit régner l'honneur.

VENDÔME

- 900 L'amour seul a tout fait, et c'est là mon malheur ;
Sur tout autre intérêt ce triste amour l'emporte.
Accablez-moi de honte, accusez-moi, n'importe !
Dussé-je vous déplaire et forcer votre coeur,
L'autel est prêt ; venez.

NEMOURS

Vous osez ?...

ADÉLAÏDE

- 905 Avant que je vous cède, et que l'hymen nous lie,
Aux yeux de votre frère arrachez-moi la vie.
Le sort met entre nous un obstacle éternel.
Je ne puis être à vous.

VENDÔME

- Nemours... Ingrate... Ah ciel !
C'en est donc fait... Mais non... Mon coeur sait se contraindre :
- 910 Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre.
Vous auriez dû peut-être, avec moins de détour,
Dans ses premiers transports étouffer mon amour,
Et par un prompt aveu, qui m'eût guéri sans doute,
M'épargner les affronts que ma bonté me coûte.

915 Mais je vous rends justice ; et ces séductions,
Qui vont au fond des coeurs chercher nos passions,
L'espoir qu'on donne à peine afin qu'on le saisisse,
Ce poison préparé des mains de l'artifice,
Sont les armes d'un sexe aussi trompeur que vain,
920 Que l'oeil de la raison regarde avec dédain.
Je suis libre par vous : cet art que je déteste,
Cet art qui m'enchaîna brise un joug si funeste ;
Et je ne prétends pas, indignement épris,
Rougir devant mon frère, et souffrir des mépris.
925 Montrez-moi seulement ce rival qui se cache ;
Je lui cède avec joie un poison qu'il m'arrache ;
Je vous dédaigne assez tous deux pour vous unir,
Perfide ! et c'est ainsi que je dois vous punir.

ADÉLAÏDE

Je devrais seulement vous quitter et me taire ;
930 Mais je suis accusée, et ma gloire m'est chère.
Votre frère est présent, et mon honneur blessé
Doit repousser les traits dont il est offensé.
Pour un autre que vous ma vie est destinée ;
Je vous en fais l'aveu, je m'y vois condamnée.
935 Oui, j'aime ; et je serais indigne, devant vous,
De celui que mon coeur s'est promis pour époux,
Indigne de l'aimer, si, par ma complaisance,
J'avais à votre amour laissé quelque espérance.
Vous avez regardé ma liberté, ma foi,
940 Comme un bien de conquête, et qui n'est plus à moi.
Je vous devais beaucoup ; mais une telle offense
Ferme à la fin mon coeur à la reconnaissance :
Sachez que des bienfaits qui font rougir mon front,
À mes yeux indignés ne sont plus qu'un affront.
945 J'ai plaint de votre amour la violence vaine ;
Mais, après ma pitié, n'attirez point ma haine.
J'ai rejeté vos vœux, que je n'ai point bravés ;
J'ai voulu votre estime, et vous me la devez.

VENDÔME

Je vous dois ma colère, et sachez qu'elle égale
950 Tous les emportements de mon amour fatale.
Quoi donc ! Vous attendiez, pour oser m'accabler,
Que Nemours fût présent, et me vît immoler ?
Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure ?
Allez, je le croirais l'auteur de mon injure,
955 Si... Mais il n'a point vu vos funestes appas ;
Mon frère trop heureux ne vous connaissait pas.
Nommez donc mon rival : mais gardez-vous de croire
Que mon lâche dépit lui cède la victoire.
Je vous trompais, mon coeur ne peut feindre longtemps :
960 Je vous traîne à l'autel, à ses yeux expirants ;
Et ma main, sur sa cendre, à votre main donnée,
Va tremper dans le sang les flambeaux d'hyménée.
Je sais trop qu'on a vu, lâchement abusés,
Pour des mortels obscurs, des princes méprisés ;
965 Et mes yeux perceront, dans la foule inconnue,
Jusqu'à ce vil objet qui se cache à ma vue.

NEMOURS

Pourquoi d'un choix indigne osez-vous l'accuser ?

VENDÔME

Et pourquoi, vous, mon frère, osez-vous l'excuser ?
Est-il vrai que de vous elle était ignorée ?
970 Ciel ! À ce piège affreux ma foi serait livrée !
Tremblez.

NEMOURS

Moi ! Que je tremble ! Ah ! J'ai trop dévoré
L'inexprimable horreur où toi seul m'as livré ;
J'ai forcé trop longtemps mes transports au silence :
Connais-moi donc, barbare, et remplis ta vengeance !
975 Connais un désespoir à tes fureurs égal ;
Frappe, voilà mon coeur, et voilà ton rival !

VENDÔME

Toi, cruel ! toi, Nemours !

NEMOURS

Oui, depuis deux années,
L'amour la plus secrète a joint nos destinées.
C'est toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
980 Le seul bien sur la terre où j'ai pu m'attacher.
Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie ;
Les maux que j'éprouvais passaient ta jalousie :
Par tes égarements juge de mes transports.
Nous puisâmes tous deux dans ce sang dont je sors
985 L'excès des passions qui dévorent une âme ;
La nature à tous deux fit un coeur tout de flamme.
Mon frère est mon rival, et je l'ai combattu ;
J'ai fait taire le sang, peut-être la vertu.
Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même,
990 J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime ;
Rien ne m'a retenu, ni tes superbes tours,
Ni le peu de soldats que j'avais pour secours.
Ni le lieu, ni le temps, ni surtout ton courage ;
Je n'ai vu que ma flamme, et ton feu qui m'outrage.
995 L'amour fut dans mon coeur plus fort que l'amitié ;
Sois cruel comme moi, punis-moi sans pitié :
Aussi bien tu ne peux t'assurer ta conquête,
Tu ne peux l'épouser qu'aux dépens de ma tête.
À la face des cieux je lui donne ma foi ;
1000 Je te fais de nos voeux le témoin malgré toi.
Frappe, et qu'après ce coup, ta cruauté jalouse
Traîne au pied des autels ta soeur et mon épouse.
Frappe, dis-je : oses-tu ?

VENDÔME

Traître, c'en est assez.
Qu'on l'ôte de mes yeux : soldats, obéissez.

ADÉLAÏDE

Aux soldats.

1005 Non : demeurez, cruels... Ah ! prince, est-il possible
Que la nature en vous trouve une âme inflexible ?
Seigneur !

NEMOURS

Vous, le prier ? plaignez-le plus que moi.
Plaignez-le : il vous offense, il a trahi son roi.
Va, je suis dans ces lieux plus puissant que toi-même ;
1010 Je suis vengé de toi : l'on te hait, et l'on m'aime.

ADÉLAÏDE

À Nemours.

Ah, cher prince !...

À Vendôme.

Ah, seigneur ! voyez à vos genoux...

VENDÔME

Aux soldats.

Qu'on m'en réponde,

À Adélaïde.

Allez. Madame, levez-vous.
Vos prières, vos pleurs, en faveur d'un parjure,
Sont un nouveau poison versé sur ma blessure :
1015 Vous avez mis la mort dans ce coeur outragé ;
Mais, perfide, croyez que je mourrai vengé.
Adieu : si vous voyez les effets de ma rage,
N'en accusez que vous ; nos maux sont votre ouvrage.

ADÉLAÏDE

Je ne vous quitte pas : écoutez-moi, seigneur.

VENDÔME

1020 Eh bien ! Achevez donc de déchirer mon coeur :
Parlez.

SCÈNE IV.

**Vendôme, Nemours, Adélaïde, Coucy,
Dangeste, Un Officier, Soldats.**

COUCY

J'allais partir : un peuple téméraire
Se soulève en tumulte au nom de votre frère.
Le désordre est partout : vos soldats consternés
Désertent les drapeaux de leurs chefs étonnés ;
1025 Et, pour comble de maux, vers la ville alarmée,
L'ennemi rassemblé fait marcher son armée.

VENDÔME

Allez, cruelle, allez ; vous ne jouerez pas
Du fruit de votre haine et de vos attentais ;
Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître.

À l'officier.

1030 Qu'on la garde. Courons.

À Coucy.

Vous, veillez sur ce traître.

SCÈNE V.

Nemours, Coucy.

COUCY

Le seriez-vous, seigneur ? Auriez-vous démenti
Le sang de ces héros dont vous êtes sorti ?
Auriez-vous violé, par cette lâche injure,
Et les droits de la guerre, et ceux de la nature ?
1035 Un prince à cet excès pourrait-il s'oublier ?

NEMOURS

Non ; mais suis-je réduit à me justifier ?
Coucy, ce peuple est juste, il t'apprend à connaître
Que mon frère est rebelle, et que Charles est son maître.

COUCY

Écoutez : ce serait le comble de mes vœux,
1040 De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.
Je vois avec regret la France désolée,
À nos dissensions la nature immolée,
Sur nos communs débris l'Anglais trop élevé,
Menaçant cet État par nous-même énervé.
1045 Si vous avez un cœur digne de votre race,
Faites au bien public servir votre disgrâce.
Rapprochez les partis : unissez-vous à moi

Pour calmer votre frère, et fléchir votre roi,
Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

NEMOURS

1050 Ne vous en flattez pas ; vos soins sont inutiles.
Si la discorde seule avait armé mon bras,
Si là guerre et la haine avaient conduit mes pas,
Vous pourriez espérer de réunir deux frères,
L'un de l'autre écartés dans des partis contraires.
1055 Un obstacle plus grand s'oppose à ce retour.

COUCY

Et quel est-il, Seigneur ?

NEMOURS

Ah ! Reconnais l'amour ;
Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare,
Qui m'a fait téméraire, et qui le rend barbare.

COUCY

Ciel ! faut-il voir ainsi, par des caprices vains,
1060 Anéantir le fruit des plus nobles desseins ?
L'amour subjuguier tout ? ses cruelles faiblesses
Du sang qui se révolte étouffer les tendresses ?
Des frères se haïr, et naître, en tous climats,
Des passions des grands le malheur des États ?
1065 Prince, de vos amours laissons là le mystère.
Je vous plains tous les deux ; mais je sers votre frère.
Je vais le seconder ; je vais me joindre à lui
Contre un peuple insolent qui se fait votre appui.
Le plus pressant danger est celui qui m'appelle.
1070 Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle :
Je vois les passions plus puissantes que moi ;
Et l'amour seul ici me fait frémir d'effroi.
Mon devoir a parlé ; je vous laisse, et j'y vole,
Soyez mon prisonnier, mais sur votre parole ;
1075 Elle me suffira.

NEMOURS

Je vous la donne.

COUCY

Et moi
Je voudrais de ce pas porter la sienne au roi ;
Je voudrais cimenter, dans l'ardeur de lui plaire,
Du sang de nos tyrans une union si chère.
Mais ces fiers ennemis sont bien moins dangereux
1080 Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

ACTE IV

SCÈNE I.

Nemours, Adélaïde, Dangeste.

NEMOURS

Non, non, ce peuple en vain s'armait pour ma défense :
Mon frère, teint de sang, enivré de vengeance,
Devenu plus jaloux, plus fier, et plus cruel,
Va traîner à mes yeux sa victime à l'autel.
1085 Je ne suis donc venu disputer ma conquête
Que pour être témoin de cette horrible fête !
Et, dans le désespoir d'un impuissant courroux,
Je ne puis me venger qu'en me privant de vous !
Partez, Adélaïde.

ADÉLAÏDE

Il faut que je vous quitte !...
1090 Quoi ! vous m'abandonnez !... vous ordonnez ma fuite !

NEMOURS

Il le faut : chaque instant est un péril fatal ;
Vous êtes une esclave aux mains de mon rival.
Remercions le ciel, dont la bonté propice
Nous suscite un secours au bord du précipice.
1095 Vous voyez cet ami qui doit guider vos pas ;
Sa vigilance adroite a séduit des soldats.

À Dangeste.

Dangeste, ses malheurs ont droit à tes services ;
Je suis loin d'exiger d'injustes sacrifices ;
Je respecte mon frère, et je ne prétends pas
1100 Conspirer contre lui dans ses propres États.
Écoute seulement la pitié qui le guide ;
Écoute un vrai devoir, et sauve Adélaïde.

ADÉLAÏDE

Hélas ! ma délivrance augmente mon malheur.
Je détestais ces lieux, j'en sors avec terreur.

NEMOURS

1105 Privez-moi par pitié d'une si chère vue ;
Tantôt à ce départ vous étiez résolue,
Le dessein était pris : n'osez-vous l'achever ?

ADÉLAÏDE

Ah ! quand j'ai voulu fuir, j'espérais vous trouver.

NEMOURS

Prisonnier sur ma foi, dans l'horreur qui me presse.
1110 Je suis plus enchaîné par ma seule promesse
Que si de cet État les tyrans inhumains
Des fers les plus pesants avaient chargé mes mains.
Au pouvoir de mon frère ici l'honneur me livre ;
Je peux mourir pour vous, mais je ne peux vous suivre ;
1115 Vous suivrez cet ami par des détours obscurs,
Qui vous rendront bientôt sous ces coupables murs.
De la Flandre à sa voix on doit ouvrir la porte ;
Du roi sous les remparts il trouvera l'escorte.
Le temps presse, évitez un ennemi jaloux.

ADÉLAÏDE

1120 Je vois qu'il faut partir... cher Nemours, et sans vous !

NEMOURS

L'amour nous a rejoints, que l'amour nous sépare.

ADÉLAÏDE

Qui ! moi ? que je vous laisse au pouvoir d'un barbare ?
Seigneur, de votre sang l'Anglais est altéré :
Ce sang à votre frère est-il donc si sacré ?
1125 Craindra-t-il d'accorder, dans son courroux funeste,
Aux alliés qu'il aime, un rival qu'il déteste ?

NEMOURS

Il n'oserait.

ADÉLAÏDE

Son coeur ne connaît point de frein ;
Il vous a menacé, menace-t-il en vain ?

NEMOURS

Il tremblera bientôt : le roi vient et nous venge :
1130 La moitié de ce peuple à ses drapeaux se range.
Allez : si vous m'aimez, dérobez-vous aux coups
Des foudres allumés, grondant autour de nous ;
Au tumulte, au carnage, au désordre effroyable,
Dans des murs pris d'assaut malheur inévitable :
1135 Mais craignez encor plus mon rival furieux ;
Craignez l'amour jaloux qui veille dans ses yeux.
Je frémis de vous voir encor sous sa puissance ;

Redoutez son amour autant que sa vengeance ;
Cédez à mes douleurs ; qu'il vous perde : partez.

ADÉLAÏDE

1140 Et vous vous exposez seul à ses cruautés !

NEMOURS

Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frère ;
Et bientôt mon appui lui devient nécessaire.

ADÉLAÏDE

Aussi bien que mon coeur mes pas vous sont soumis.
Eh bien ! vous l'ordonnez, je pars, et je frémiss !
1145 Je ne sais... mais enfin, la fortune jalouse,
M'a toujours envié le nom de votre épouse.

NEMOURS

Partez avec ce nom. La pompe des autels,
Ces voiles, ces flambeaux, ces témoins solennels,
Inutiles garants d'une foi si sacrée,
1150 La rendront plus connue, et non plus assurée.
Vous, mânes des Bourbons, princes, rois mes aïeux,
Du séjour des héros tournez ici les yeux.
J'ajoute à votre gloire en la prenant pour femme ;
Confirmez mes serments, ma tendresse et ma flamme :
1155 Adoptez-la pour fille, et puisse son époux
Se montrer à jamais digne d'elle et de vous !

ADÉLAÏDE

Rempli de vos bontés, mon coeur n'a plus d'alarmes,
Cher époux, cher amant...

NEMOURS

Quoi ! vous versez des larmes !
C'est trop tarder, adieu... Ciel, quel tumulte affreux !

SCÈNE II.

Adélaïde, Nemours, Vendôme, Gardes.

VENDÔME

1160 Je l'entends, c'est lui-même : arrête, malheureux !
Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête !

NEMOURS

Il ne te trahit point ; mais il t'offre sa tête.
Porte à tous les excès ta haine et ta fureur ;
Va, ne perds point de temps, le ciel arme un vengeur.
1165 Tremble ; ton roi s'approche, il vient, il va paraître.
Tu n'as vaincu que moi, redoute encor ton maître.

VENDÔME

Il pourra te venger, mais non te secourir ;
Et ton sang...

ADÉLAÏDE

Non, cruel ! c'est à moi de mourir.
J'ai tout fait ; c'est par moi que ta garde est séduite ;
1170 J'ai gagné tes soldats, j'ai préparé ma fuite :
Punis ces attentats, et ces crimes si grands,
De sortir d'esclavage, et de fuir ses tyrans :
Mais respecte ton frère, et sa femme, et toi-même ;
Il ne t'a point trahi, c'est un frère qui t'aime ;
1175 Il voulait te servir, quand tu veux l'opprimer.
Quel crime a-t-il commis, cruel, que de m'aimer ?
L'amour n'est-il en toi qu'un juge inexorable ?

VENDÔME

Plus vous le défendez, plus il devient coupable ;
C'est vous qui le perdez, vous qui l'assassinez ;
1180 Vous par qui tous nos jours étaient empoisonnés ;
Vous qui, pour leur malheur, armiez des mains si chères,
Puisse tomber sur vous tout le sang des deux frères !
Vous pleurez ! mais vos pleurs ne peuvent me tromper :
Je suis prêt à mourir, et prêt à le frapper.
1185 Mon malheur est au comble, ainsi que ma faiblesse.
Oui, je vous aime encor, le temps, le péril presse ;
Vous pouvez à l'instant parer le coup mortel ;
Voilà ma main, venez : sa grâce est à l'autel.

ADÉLAÏDE

Moi, seigneur ?

VENDÔME

C'est assez.

ADÉLAÏDE

Moi, que je le trahisse !

VENDÔME

1190 Arrêtez... répondez...

ADÉLAÏDE

Je ne puis.

VENDÔME

Qu'il périsse !

NEMOURS

Ne vous laissez pas vaincre en ces affreux combats,
Osez m'aimer assez pour vouloir mon trépas ;
Abandonnez mon sort au coup qu'il me prépare.
Je mourrai triomphant des coups de ce barbare ;
1195 Et si vous succombiez à son lâche courroux,
Je n'en mourrais pas moins, mais je mourrais par vous.

VENDÔME

Qu'on l'entraîne à la tour allez ; qu'on m'obéisse !

SCÈNE III.

Vendôme, Adélaïde.

ADÉLAÏDE

Vous, cruel ! vous feriez cet affreux sacrifice !
De son vertueux sang vous pourriez vous couvrir !
1200 Quoi ! voulez-vous...

VENDÔME

Je veux vous haïr et mourir,
Vous rendre malheureuse encor plus que moi-même,
Répandre devant vous tout le sang qui vous aime,
Et vous laisser des jours plus cruels mille fois
Que le jour où l'amour nous a perdus tous trois.
1205 Laissez-moi : votre vue augmente mon supplice.

SCÈNE V.
Vendôme, Coucy.

VENDÔME

1225 Oui, cruelle ennemie, et plus que moi farouche,
Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche ;
Que la main de la haine et que les mêmes coups
Dans l'horreur du tombeau nous réunissent tous !

Il tombe dans un fauteuil.

COUCY

Il ne se connaît plus, il succombe à sa rage.

VENDÔME

1230 Eh bien ! Souffriras-tu ma honte et mon outrage ?
Le temps presse ; veux-tu qu'un rival odieux
Enlève la perfide, et l'épouse à mes yeux ?
Tu crains de me répondre ! Attends-tu que le traître
Ait soulevé mon peuple, et me livre à son maître ?

COUCY

1235 Je vois trop, en effet, que le parti du roi
Du peuple fatigué fait chanceler la foi.
De la sédition la flamme réprimée
Vit encor dans les coeurs, en secret rallumée.

VENDÔME

C'est Nemours qui l'allume, il nous a trahis tous.

COUCY

1240 Je suis loin d'excuser ses crimes envers vous ;
La suite en est funeste, et me remplit d'alarmes.
Dans la plaine déjà les Français sont en armes,
Et vous êtes perdu, si le peuple excité
Croit dans la trahison trouver sa sûreté.
1245 Vos dangers sont accrus.

VENDÔME

Eh bien ! Que faut-il faire ?

COUCY

Les prévenir, dompter l'amour et la colère.
Ayons encor, mon prince, en cette extrémité,
Pour prendre un parti sur, assez de fermeté.
Nous pouvons conjurer ou braver la tempête ;
1250 Quoi que vous décidiez, ma main est toute prête.
Vous vouliez ce matin, par un heureux traité,
Apaiser avec gloire un monarque irrité ;
Ne vous rebutez pas : ordonnez, et j'espère

Signer en votre nom cette paix salutare :
1255 Mais s'il vous faut combattre, et courir au trépas,
Vous savez qu'un ami ne vous survivra pas.

VENDÔME

Ami, dans le tombeau laisse-moi seul descendre ;
Vis pour servir ma cause, et pour venger ma cendre ;
Mon destin s'accomplit, et je cours l'achever :
1260 Qui ne veut que la mort est sûr de la trouver ;
Mais je la veux terrible, et lorsque je succombe,
Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

COUCY

Comment ! de quelle horreur vos sens sont possédés !

VENDÔME

Il est dans cette tour où vous seul commandez
1265 Et vous m'aviez promis que contre un téméraire...

COUCY

De qui me parlez-vous, seigneur ? de votre frère ?

VENDÔME

Non, je parle d'un traître et d'un lâche ennemi,
D'un rival qui m'abhorre, et qui m'a tout ravi.
L'Anglais attend de moi la tête du parjure.

COUCY

1270 Vous leur avez promis de trahir la nature ?

VENDÔME

Dès longtemps du perfide ils ont proscrit le sang.

COUCY

Et pour leur obéir vous lui percez le flanc ?

VENDÔME

Non, je n'obéis point à leur haine étrangère ;
J'obéis à ma rage, et veux la satisfaire.
1275 Que m'importent l'État et mes vains alliés ?

COUCY

Ainsi donc à l'amour vous le sacrifiez ?
Et vous me chargez, moi, du soin de son supplice !

VENDÔME

Je n'attends pas de vous cette prompte justice.
Je suis bien malheureux ! Bien digne de pitié !
1280 Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié !
Ah ! trop heureux dauphin, c'est ton sort que j'envie ;
Ton amitié, du moins, n'a point été trahie
Et Tanguy du Châtel, quand tu fus offensé,
T'a servi sans scrupule, et n'a pas balancé.

1285 Allez ; Vendôme encor, dans le sort qui le presse,
Trouvera des amis qui tiendront leur promesse ;
D'autres me serviront, et n'allégueront pas
Cette triste vertu, l'excuse des ingrats.

COUCY, après un long silence.

Non ; j'ai pris mon parti. Soit crime, soit justice,
1290 Vous ne vous plaindrez pas que Coucy vous trahisse.
Je ne souffrirai pas que d'un autre que moi,
Dans de pareils moments, vous éprouviez la foi.
Quand un ami se perd, il faut qu'on l'avertisse,
Il faut qu'on le retienne au bord du précipice ;
1295 Je l'ai dû, je l'ai fait malgré votre courroux ;
Vous y voulez tomber, je m'y jette avec vous ;
Et vous reconnaîtrez, au succès de mon zèle,
Si Coucy vous aimait, et s'il vous fut fidèle.

VENDÔME

Je revois mon ami... Vengeons-nous, vole... attend...
1300 Non, va, te dis-je, frappe, et je mourrai content.
Qu'à l'instant de sa mort, à mon impatience
Le canon des remparts annonce ma vengeance !
J'irai, je l'apprendrai, sans trouble et sans effroi,
À l'objet odieux qui l'immole par moi.
1305 Allons.

COUCY

En vous rendant ce malheureux service,
Prince, je vous demande un autre sacrifice.

VENDÔME

Parle.

COUCY

Je ne veux pas que l'Anglais en ces lieux,
Protecteur insolent, commande sous mes yeux ;
Je ne veux pas servir un tyran qui nous brave.
1310 Ne puis-je vous venger sans être son esclave ?
Si vous voulez tomber, pourquoi prendre un appui ?
Pour mourir avec vous ai-je besoin de lui ?
Du sort de ce grand jour laissez-moi la conduite ;
Ce que je fais pour vous peut-être le mérite.
1315 Les Anglais avec moi pourraient mal s'accorder ;
Jusqu'au dernier moment je veux seul commander.

VENDÔME

Pourvu qu'Adélaïde, au désespoir réduite,
Pleure en larmes de sang l'amant qui l'a séduite ;
Pourvu que de l'horreur de ses gémissements
1320 Mon courroux se repaïsse à mes derniers moments,
Tout le reste est égal, et je te l'abandonne ;
Prépare le combat, agis, dispose, ordonne.
Ce n'est plus la victoire où ma fureur prétend ;
Je ne cherche pas même un trépas éclatant.
1325 Aux coeurs désespérés qu'importe un peu de gloire ?

Périsse ainsi que moi ma funeste mémoire !
Périsse avec mon nom le souvenir fatal
D'une indigne maîtresse et d'un lâche rival !

COUCY

1330 Je l'avoue avec vous ; une nuit éternelle
Doit couvrir, s'il se peut, une fin si cruelle ;
C'était avant ce coup qu'il nous fallait mourir ;
Mais je tiendrai parole, et je vais vous servir.

ACTE V

SCÈNE I.

Vendôme, Un Officier, Gardes.

VENDÔME

Ô ciel ! Me faudra-t-il, de moments en moments,
Voir et des trahisons et des soulèvements ?
1335 Eh bien ! De ces mutins l'audace est terrassée ?

L'OFFICIER

Seigneur, ils vous ont vu : leur foule est dispersée.

VENDÔME

L'ingrat de tous côtés m'opprimait aujourd'hui ;
Mon malheur est parfait, tous les coeurs sont à lui.
Dangeste est-il puni de sa fourbe cruelle ?

L'OFFICIER

1340 Le glaive a fait couler le sang de l'infidèle.

VENDÔME

Ce soldat qu'en secret vous m'avez amené,
Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné ?

L'OFFICIER

Oui, seigneur, et déjà vers la tour il s'avance.

VENDÔME

Je vais donc à la fin jouir de ma vengeance !
1345 Sur l'incertain Coucy mon coeur a trop compté ;
Il a vu ma fureur avec tranquillité.
On ne soulage point des douleurs qu'on méprise ;
Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance soit mise.
Vous, que sur nos remparts on porte nos drapeaux ;
1350 Allez, qu'on se prépare à des périls nouveaux.
Vous sortez d'un combat, un autre vous appelle ;
Ayez la même audace avec le même zèle ;
Imitez votre maître, et, s'il vous faut périr,
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

SCÈNE II.

VENDÔME, seul.

- 1355 Le sang, l'indigne sang qu'a demandé ma rage,
Sera du moins pour moi le signal du carnage.
Un bras vulgaire et sûr va punir mon rival ;
Je vais être servi ; j'attends l'heureux signal.
Nemours, tu vas périr, mon bonheur se prépare...
- 1360 Un frère assassiné ! Quel bonheur ! Ah, barbare !
S'il est doux d'accabler ses cruels ennemis,
Si ton coeur est content, d'où vient que tu frémis ?
Allons... Mais quelle voix gémissante et sévère
Crie au fond de mon coeur : Arrête, il est ton frère !
- 1365 Ah ! prince infortuné ! dans ta haine affermi,
Songe à des droits plus saints ; Nemours fut ton ami !
Ô jours de notre enfance ! Ô tendresses passées !
Il fut le confident de toutes mes pensées.
Avec quelle innocence et quels épanchements
- 1370 Nos coeurs se sont appris leurs premiers sentiments !
Que de fois, partageant mes naissantes alarmes,
D'une main fraternelle essuya-t-il mes larmes !
Et c'est moi qui l'immole ! Et cette même main
D'un frère que j'aimai déchirerait le sein !
- 1375 Ô passion funeste ! Ô douleur qui m'égaré !
Non, je n'étais point né pour devenir barbare.
Je sens combien le crime est un fardeau cruel...
Mais, que dis-je ? Nemours est le seul criminel.
Je reconnais mon sang, mais c'est à sa furie ;
- 1380 Il m'enlève l'objet dont dépendait ma vie ;
Il aime Adélaïde... Ah ! trop jaloux transport !
Il l'aime ; est-ce un forfait qui mérite la mort ?
Hélas ! malgré le temps, et la guerre, et l'absence,
Leur tranquille union croissait dans le silence ;
- 1385 Ils nourrissaient en paix leur innocente ardeur,
Avant qu'un fol amour empoisonnât mon coeur.
Mais lui-même il m'attaque, il brave ma colère,
Il me trompe, il me hait ; n'importe, il est mon frère !
Il ne périra point. Nature, je me rends ;
- 1390 Je ne veux point marcher sur les pas des tyrans.
Je n'ai point entendu le signal homicide,
L'organe des forfaits, la voix du parricide ;
Il en est encor temps.

SCÈNE III.

Vendôme, L'Officier des gardes.

VENDÔME

Que l'on sauve Nemours ;
Portez mon ordre, allez ; répondez de ses jours.

L'OFFICIER

1395 Hélas ! seigneur, j'ai vu, non loin de cette porte,
Un corps souillé de sang, qu'en secret on emporte ;
C'est Coucy qui l'ordonne, et je crains que le sort...

VENDÔME

On entend le canon.

Quoi ! Déjà !... Dieu, qu'entends-je ! Ah ciel ! Mon frère est
~~mort~~ mort, et je vis ! Et la terre entr'ouverte,
1400 Et la foudre en éclats n'ont point vengé sa perte
Ennemi de l'État, factieux, inhumain,
Frère dénaturé, ravisseur, assassin,
Voilà quel est Vendôme ! Ah ! vérité funeste !
Je vois ce que je suis, et ce que je déteste !
1405 Le voile est déchiré, je m'étais mal connu.
Au comble des forfaits je suis donc parvenu !
Ah, Nemours ! ah, mon frère ! ah, jour de ma ruine
Je sens que je t'aimais, et mon bras t'assassine,
Mon frère !

L'OFFICIER

Adélaïde, avec empressement,
1410 Veut, seigneur, en secret vous parler un moment.

VENDÔME

Chers amis, empêchez que la cruelle avance ;
Je ne puis soutenir ni souffrir sa présence.
Mais non. D'un parricide elle doit se venger ;
Dans mon coupable sang sa main doit se plonger ;
1415 Qu'elle entre... Ah ! je succombe, et ne vis plus qu'à peine.

SCÈNE IV.
Vendôme, Adélaïde.

ADÉLAÏDE

Vous l'emportez, seigneur, et puisque votre haine
(Comment puis-je autrement appeler en ce jour
Ces affreux sentiments que vous nommez amour ?)
Puisqu'à ravir ma foi votre haine obstinée
1420 Veut, ou le sang d'un frère, ou ce triste hyménée...
Puisque je suis réduite au déplorable sort
Ou de trahir Nemours, ou de hâter sa mort,
Et que, de votre rage et ministre et victime,
Je n'ai plus qu'à choisir mon supplice et mon crime,
1425 Mon choix est fait, seigneur, et je me donne à vous :
Par le droit des forfaits vous êtes mon époux.
Brisez les fers honteux dont vous chargez un frère ;
De Lille sous ses pas abaissez la barrière :
Que je ne tremble plus pour des jours si chéris ;
1430 Je trahis mon amant, je le perds à ce prix.
Je vous épargne un crime, et suis votre conquête ;
Commandez, disposez, ma main est toute prête ;
Sachez que cette main que vous tyrannisez,
Punira la faiblesse où vous me réduisez.
1435 Sachez qu'au temple même, où vous m'allez conduire...
Mais vous voulez ma foi, ma foi doit vous suffire.
Allons... Eh quoi ! d'où vient ce silence affecté ?
Quoi ! votre frère encor n'est point en liberté ?

VENDÔME

Mon frère ?

ADÉLAÏDE

Dieu puissant ! dissipez mes alarmes !
1440 Ciel ! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes !

VENDÔME

Vous demandez sa vie...

ADÉLAÏDE

Ah ! qu'est-ce que j'entends ?
Vous qui m'aviez promis...

VENDÔME

Madame, il n'est plus temps.

ADÉLAÏDE

Il n'est plus temps ! Nemours...

VENDÔME

Il est trop vrai, cruelle !
Oui, vous avez dicté sa sentence mortelle.

1445 Coucy pour nos malheurs a trop su m'obéir.
Ah ! revenez à vous, vivez pour me punir ;
Frappez : que votre main, contre moi ranimée,
Perce un coeur inhumain qui vous a trop aimée,
Un coeur dénaturé qui n'attend que vos coups !
1450 Oui, j'ai tué mon frère, et l'ai tué pour vous.
Vengez sur un amant coupable et sanguinaire
Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

ADÉLAÏDE

Nemours est mort ? barbare !...

VENDÔME

Oui ; mais c'est de ta main
Que son sang veut ici le sang de l'assassin.

ADÉLAÏDE, soutenue par Taïse, et presque évanouie.

1455 Il est mort !

VENDÔME

Ton reproche...

ADÉLAÏDE

Épargne ma misère :
Laisse-moi, je n'ai plus de reproche à te faire.
Va, porte ailleurs ton crime et ton vain repentir.
Je veux encor le voir, l'embrasser, et mourir.

VENDÔME

1460 Ton horreur est trop juste. Eh bien ! Adélaïde,
Prends ce fer, arme-toi, mais contre un parricide :
Je ne mérite pas de mourir de tes coups ;
Que ma main les conduise.

SCENE V.
Vendôme, Adélaïde, Coucy.

COUCY

Ah ciel ! que faites-vous ?

VENDÔME

On le désarme.

Laisse-moi me punir et me rendre justice.

ADÉLAÏDE, à Coucy.

Vous, d'un assassinat vous êtes le complice ?

VENDÔME

1465 Ministre de mon crime, as-tu pu m'obéir ?

COUCY

Je vous avais promis, seigneur, de vous servir.

VENDÔME

Malheureux que je suis ! Ta sévère rudesse
A cent fois de mes sens combattu la faiblesse :
Ne devais-tu te rendre à mes tristes souhaits
1470 Que quand ma passion t'ordonnait des forfaits ?
Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frère !

COUCY

Lorsque j'ai refusé ce sanglant ministère,
Votre aveugle courroux n'allait-il pas soudain
Du soin de vous venger charger une autre main ?

VENDÔME

1475 L'amour, le seul amour, de mes sens toujours maître,
En m'ôtant ma raison, m'eût excusé peut-être :
Mais toi, dont la sagesse et les réflexions
Ont calmé dans ton sein toutes les passions,
Toi, dont j'avais tant craint l'esprit ferme et rigide,
1480 Avec tranquillité permettre un parricide !

COUCY

Eh bien ! puisque la honte avec le repentir,
Par qui la vertu parle à qui peut la trahir,
D'un si juste remords ont pénétré votre âme ;
Puisque, malgré l'excès de votre aveugle flamme,
1485 Au prix de votre sang vous voudriez sauver
Ce sang dont vos fureurs ont voulu vous priver ;
Je peux donc m'expliquer, je peux donc vous apprendre
Que de vous-même enfin Coucy sait vous défendre.
Connaissez-moi, madame, et calmez vos douleurs.

Au duc.

1490 Vous, gardez vos remords ;

À Adélaïde.

Et vous, séchez vos pleurs.
Que ce jour à tous trois soit un jour salulaire.
Venez, paraissez, prince, embrassez votre frère.

Le théâtre s'ouvre, Nemours paraît.

SCÈNE VI.

Vendôme, Adélaïde, Nemours, Coucy.

ADÉLAÏDE

Nemours !

VENDÔME

Mon frère !

ADÉLAÏDE

Ah, ciel !

VENDÔME

Qui l'aurait pu penser ?

NEMOURS, s'avançant du fond du théâtre.

J'ose encor te revoir, te plaindre, et t'embrasser.

VENDÔME

1495 Mon crime en est plus grand, puisque ton coeur l'oublie.

ADÉLAÏDE

Coucy, digne héros, qui me donnez la vie !

VENDÔME

Il la donne à tous trois.

COUCY

Un indigne assassin
Sur Nemours à mes yeux avait levé la main ;
J'ai frappé le barbare ; et, prévenant encore
1500 Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore,
J'ai fait donner soudain le signal odieux,
Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux.

VENDÔME

Après ce grand exemple et ce service insigne,
Le prix que je t'en dois, c'est de m'en rendre digne.

1505 Le fardeau de mon crime est trop pesant pour moi ;
Mes yeux, couverts d'un voile et baissés devant toi,
 Craignent de rencontrer, et les regards d'un frère,
 Et la beauté fatale, à tous les deux trop chère.

NEMOURS

Tous deux auprès du roi nous voulions te servir.
1510 Quel est donc ton dessein ? Parle.

VENDÔME

De me punir,
De nous rendre à tous trois une égale justice,
D'expier devant vous, par le plus grand supplice,
Le plus grand des forfaits où la fatalité,
L'amour et le courroux m'avaient précipité.
1515 J'aimais Adélaïde, et ma flamme cruelle,
 Dans mon coeur désolé, s'irrite encor pour elle.
 Coucy sait à quel point j'adorais ses appas
 Quand ma jalouse rage ordonnait ton trépas ;
 Dévoré, malgré moi, du feu qui me possède,
1520 Je l'adore encor plus... et mon amour la cède.
 Je m'arrache le coeur, je la mets dans tes bras ;
 Aimez-vous : mais au moins ne me haissez pas.

NEMOURS, à ses pieds.

Moi, vous haïr jamais ! Vendôme, mon cher frère !
J'osai vous outrager... vous me servez de père.

ADÉLAÏDE

1525 Oui, Seigneur, avec lui j'embrasse vos genoux ;
La plus tendre amitié va me rejoindre à vous.
Vous me payez trop bien de ma douleur soufferte.

VENDÔME

Ah ! C'est trop me montrer mes malheurs et ma perte !
Mais vous m'apprenez tous à suivre la vertu.
1530 Ce n'est point à demi que mon coeur est rendu.

À Nemours.

Trop fortunés époux, oui, mon âme attendrie
Imite votre exemple, et chérit sa patrie.
Allez apprendre au roi, pour qui vous combattez,
Mon crime, mes remords, et vos félicités.
1535 Allez ; ainsi que vous, je vais le reconnaître.
 Sur nos remparts soumis amenez votre maître ;
 Il est déjà le mien : nous allons à ses pieds
 Abaisser sans regret nos fronts humiliés.
 J'égalerais pour lui votre intrépide zèle ;
1540 Bon Français, meilleur frère, ami, sujet fidèle ;
 Es-tu content, Coucy ?

COUCY

J'ai le prix de mes soins,
Et du sang des Bourbons je n'attendais pas moins.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].